

région de Rome, essentiellement consacré à des éléments en marbre. Ce matériau est d'ailleurs présenté sans nuance, comme si tous les marbres étaient techniquement identiques. Pourtant, même sans l'aide d'illustrations polychromes, plusieurs variétés sont reconnaissables sur les clichés, notamment diverses brèches (ex. p. 57, 59, 182...). Le préciser dans les fiches aurait enrichi les données et surtout les réflexions sur les techniques de taille mais aussi sur la qualité et la conservation des tracés. Rappelons, entre autres choses, que la pointe à tracer et le compas à pointes sèches ne rayent pas de la même manière les diverses clastes d'une brèche polygénique qui opposent aux outils et aux altérations des résistances propres très variables. Une remarque comparable concerne la pauvreté ou, plus souvent, l'absence de précision sur le traitement technique des surfaces constituant le support des tracés (face pointée, gradinée, ciselée, sciée, polie...). Non seulement, le résultat de la gravure est différent selon le degré de finition de la pierre mais sa caractérisation permettrait de situer la phase de confection du tracé dans une étape plus précise de l'élaboration du bloc. On regrettera également l'absence de signalisation et de commentaires sur d'éventuelles marques lapidaires plus ou moins proches du tracé, comme sur la base TM II.1. 24 (p. 101). D'une manière plus générale, trop isoler l'étude des tracés de la description et de l'analyse des divers stades techniques du travail sur un même bloc réduit forcément la compréhension du processus général de sa conception, de sa taille et de sa mise en œuvre. On reconnaîtra néanmoins l'intérêt des informations contenues dans ce choix d'éléments architecturaux de Rome et sa région, notamment au titre de base de données comparative. Espérons que les lacunes et les imperfections soulignées ici seront au moins partiellement prises en compte dans de prochaines publications et que les réflexions seront alors plus approfondies, comme semblent l'annoncer les auteurs dans leur conclusion.

Jean-Claude BESSAC

William VAN ANDRINGA, *Pompéi. Mythologie et histoire*. Paris, CNRS Éditions, 2013. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 319 p., nombr. ill. Prix : 29 €. ISBN 978-2-271-07048-7.

Voici un petit livre tout à fait original. En effet, ce n'est pas le nième guide de visite du site de Pompéi ni une vie quotidienne comme il en existe en plusieurs langues. C'est une *histoire* de Pompéi, précise et rigoureuse, racontée d'après les textes et l'archéologie. On peut en suivre les épisodes, des légendes mythologiques à l'ensevelissement de 79 de notre ère, appuyés sur les textes et les inscriptions, et, autant qu'il est possible, sur les données archéologiques décrites à la lumière des dernières fouilles et interprétations. La complémentarité est exemplaire. Pour la conquête romaine par exemple, seul un passage de Tite-Live (IX, 38) rend compte de la tentative de 310 qui se solda par un échec. Et c'est de la chute de Nocera, un peu à l'intérieur des terres, en 308 que l'on doit déduire la conquête effective de la région. Pourtant c'est bien en ce début du IV^e siècle que l'on voit apparaître dans la cité samnite les premières traces de romanisation qui la transforma peu à peu en ville romaine, dotée de tous les appareils urbanistiques requis, bien avant sa colonisation de 89 a.C. C'est sur le terrain, dans les bâtiments, que l'on mesure la conquête que les textes ne précisent pas. De même au moment de la colonisation-punition due à Sylla en raison de la résistance de Pompéi dans les rangs de l'armée des alliés, c'est dans le

tracé urbain des maisons que l'on peut retrouver l'installation des colons dont bien peu de sources nous informent. Par contre ce sont les inscriptions qui nous racontent la vie des grandes familles au pouvoir, les luttes pour le pouvoir local, les évergésies et aussi, si importante pour l'histoire générale, celle d'une officine de banquier, Caecilius Iucundus. La plupart des données juridiques dont nous disposons pour le fonctionnement de la banque romaine viennent des tablettes de Pompéi et de ses environs. C'est donc tout à la fois une histoire détaillée de la ville que propose le livre et une description de tous les monuments qui apparaissent dans le texte au fur et à mesure de leur implication dans le déroulé des événements. L'ouvrage aurait donc pu devenir un guide original pour un visiteur soucieux d'histoire. Malheureusement, l'utilisation sur le terrain se révélera difficile : pas de grand plan, seul un plan sommaire des quartiers, pas de plan des bâtiments, seuls le forum et la localisation des lieux de culte, pas d'index permettant de retrouver tel ou tel point, tel ou tel site. Les photographies de bonne qualité procurent une documentation visuelle très diversifiée, mais elles sont minuscules sauf exception, sans doute par la volonté de l'éditeur. Au total donc un excellent livre de bibliothèque ou un support historique en complément d'un guide classique pour une visite approfondie. – Une dernière remarque d'institutionnaliste : pourquoi parler de règlement municipal, de loi municipale pour la colonie syllanienne (p. 104, 109, 111 par exemple) ? Pour être explicite aux yeux d'un lecteur français peu familier des termes romains ? En tout cas, cela rend perplexe l'historien et rendra perplexe aussi tout lecteur étranger, pour qui « municipal » dans un contexte romain signifie « relatif à un municipe », ce que Pompéi précisément n'était pas.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

William VAN ANDRINGA, Henri DUDAY, Sébastien LEPETZ, Dominique JOLY, Tuija LIND *et al.*, *Mourir à Pompéi. Fouille d'un quartier funéraire de la nécropole romaine de Porta Nocera 2003-2007*. Rome, École française, 2013. 2 vol. 22,5 x 28 cm, XX-987 p., 484 fig., 2 plans dépliant ; (991-1465) p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 468). Prix : 540 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-7283-0913-9.

Avec ces deux volumes d'archéologie et d'histoire, nous disposons d'une publication exemplaire. À la fois par le caractère remarquable d'une fouille complète d'une zone funéraire de ville parfaitement conservée, fouille de tous les aspects avec tous les spécialistes, et édition complète de tous les volets dans le détail avec une qualité d'illustrations et un luxe de pages rarement accessibles. Depuis quelques années, notamment à la lumière des travaux de John Scheid en matière de religion romaine, l'archéologie funéraire a connu un nouveau tournant qui, au-delà de la recherche du bûcher et des environs pour retrouver fosses et tombes annexes – ce qui avait déjà constitué un apport substantiel à la connaissance des funérailles –, s'intéresse désormais à l'ensemble du rituel dont l'importance dans la perception des obsèques et de la mort est devenue essentielle. « Partant de l'étude approfondie d'un quartier funéraire de la nécropole de Porta Nocera, il s'agit de caractériser les rites et l'ensemble des pratiques qui accompagnaient le mort dans sa dernière demeure ainsi que l'implication des vivants dans l'organisation matérielle et symbolique de la séparation d'avec leurs morts ». La situation était exceptionnelle : une rue de nécropole, avec les